L'état actuel des patois romands

Tout le monde sait que la situation du patois en Suisse n'est pas comparable à celle de la Vallée d'Aoste. On a cependant voulu publié cet article très intéressant, pensant qu'il pourrait servir à ceux qui sont intéressés par l'évolution des langues

Y a-t-il encore des patois romands ? Oui et non, cela dépend des régions où on les cherche. On peut déjà traverser toute la Suisse romande, de la Neuveville à Genève, sans en rencontrer la moindre trace. Mon cher canton de Neuchâtel a été le premier à y renoncer. Personne n'y parle plus patois. Lorsque, en 1899, je voulus noter à Saint-Blaise quelques mots, on me répondit : Vous venez trop tard, Monsieur, il y a huit jours nous avons enterré le dernier patoisant. Pourtant, en 1904, quand les rédacteurs du *Glossaire* recueillaient les matériaux des *Tableaux phonétiques*, ils trouvaient encore dans la plupart des villages de très vieilles personnes pouvant les renseigner. Elles avaient déjà de la peine à réveiller leurs souvenirs et il fallait user avec elles de patience et de prudence pour obtenir un résultat satisfaisant.

Le canton de Genève est arrivé presque au même point. Le patois n'y est pas entièrement éteint, mais sa dernière heure est bien proche. Quand on pense quel rôle sa capitale a dû jouer autrefois, comme centre linguistique, on s'étonne de ce complet abandon. C'est grâce à l'influence de Genève que le dialecte de la Haute-Savoie est si uniforme. Si, en passant la frontière près de Chamonix, à 50 kilomètres de Genève, vous demandez comment on dit en patois pour *chanson, chèvre, lait, soleil,* on vous répondra : *thanfon, tièvra, lafé, féleu.* Et bien, c'est aussi comme cela qu'on disait autrefois à Genève. Lorsque, en 1547, Jacques Gruet afficha à la chaire de la Cathédrale de St-Pierre son fameux placard dirigé contre Calvin et ses collègues, il eut recours à l'idiome local. Au XVIIIe siècle les *Cris de Genève* sont encore en genevois : «*La viva, à la viva ! E bellè fara !*» «Fretin, au fretin ! Aux belles féras !» Par ces cris les vendeurs ambulants signalaient au public leur passage. Cependant au même siècle le français de Paris tendait déjà à supplanter le patois. Rousseau ne l'a plus parlé. Au milieu du XIXe siècle, le peintre Hornung doit encore au dialecte les meilleurs effets de ses *Gros et menus propos*. Aujourd'hui on chante encore annuellement le 12 décembre la *Chanson de l'Escalade*, dont on ne connaît plus que les premières strophes. «En langage savoyard», disent les éditions, selon une ancienne coutume du pays. Et pourtant il n'y a rien de plus genevois !

Dans le grand et beau pays de Vaud on fait courir ceux qui s'informent du

patois. On les envoie de la plaine aux Alpes, de celles-ci à la plaine ou à la Vallée de Joux. Et c'est partout la même chose : un très rapide déclin. Déjà en 1913 un des meilleurs connaisseurs du dialecte indigène, Jules Cornu, écrit dans les *Etrennes helvétiennes offertes à M. Hugo Schuchardt*, sous le titre *Une langue qui s'en va* : «Le patois de nos villages, tel qu'il se parle aujourd'hui, est un baragouin qui ressemble de moins en moins à la langue de nos pères ; car, à vrai dire, ce n'est ni du français ni du patois». L'aimable *Conteur vaudois* continua bien, encore pendant quelques années, à publier chaque semaine son historiette en patois, mais elle tombe de plus en plus dans le cliché, et, en 1935, le *Conteur* meurt d'inanition.

Est-ce par hasard que les cantons catholiques restent plus fidèles à leurs traditions linguistiques ? Est-ce l'exemple donné par la partie allemande de Berne, Fribourg et du Valais qui engage les Romands de ces cantons à mieux maintenir leurs dialectes ? Dans le Jura, ce sont en effet les districts protestants de Courtelary et de Moutier qui cèdent d'abord à l'influence de la langue littéraire. La Montagne de Diesse conserve cependant encore quelques restes du patois. Pas pour longtemps. Actuellement dans tout le sud du Jura on n'en découvre que chez des gens âgés, dans des localités ou dans des fermes isolées. Aux Franches-Montagnes, il en est presque de même et on ne l'emploie que rarement dans la conversation. Il n'y a que l'Ajoie et la vallée de Delémont qui continuent à s'en servir, sans qu'on puisse dire qu'il y soit florissant. Les paysans discutent encore leurs affaires en patois, mais ils parlent français à leurs enfants. Aux foires de Porrentruy, un amateur de patois peut encore se régaler, mais on y entend tout autant de *Bärndütsch*. On sait que l'agriculture, délaissée par la population romande, continue à être envahie par des immigrés de l'ancien canton. Le contact a fait que les deux dialectes se sont propagés, et il n'est pas rare d'entendre deux individus converser d'abord en jurassien romand et passer tout à coup à l'idiome alémanique, qu'ils manient sans aucun accent étranger. Il faut avouer que c'est un fardeau bien lourd pour un paysan de parler quatre langues : les patois français et allemand et les deux langues littéraires.

Fribourg présente à peu près les mêmes conditions que le Jura bernois. Le patois y vit encore, mais est nettement en recul. Les jeunes le délaissent, même là où il est le plus beau, en Gruyère. On l'appuie un peu artificiellement, surtout par des anecdotes publiées dans quelques journaux et qui ont un certain succès dans les milieux où l'on aime à rire. De qui ? Au fond, de soi-même. N'est-ce pas un peu une humiliation pour le dialecte de ne servir qu'à des histoires amusantes, dans un pays qui a eu son vrai poète, Louis Bornet, l'auteur des *Tzévrês* ? On stimule aussi le patois par des concours, organisés par un comité de Bulle et dont les résultats sont fort estimables. Ils montrent qu'on peut encore faire valoir le patois en poésie, sur les bords de la libre Sarine.

Le Valais enfin est la seule région romande où le dialecte ait conservé quelque

vigueur et soit encore la langue commune, celle de la pensée et celle du cœur. C'est un bonheur, car c'est la patrie des patois les plus archaïques et les plus originaux. Mais là aussi les symptômes de décadence ne manquent pas. Le patois se fait rare dans les localités de la plaine et se retire déjà des vallées les plus occidentales, du Val d'Illiez et de Salvan-Finhaut. Le vrai Valais, avec ses costumes pittoresques, ses belles maisons rustiques s'arrête à St-Maurice ou même déjà à Martigny. On ne rencontre plus comme au commencement de ce siècle, des enfants qui restent bouche bée, quand on leur adresse la parole en français ; car presque partout les parents ne leur parlent plus patois. Les intellectuels venus des vallées latérales et domiciliés à Sion conversent d'instinct en français. M. Maurice Zermatten m'écrit qu'il parle patois avec sa mère, ses frères, avec les gens de St-Martin, s'il y monte ou s'ils viennent le voir en ville ; mais non si ces personnes sont fixées dans le bas.

Il y a donc une différence entre le Valais romand et le Haut-Valais, où le patois est resté, comme dans toute la Suisse alémanique, la langue courante de tout le monde. Là les conditions linguistiques sont vraiment démocratiques. Un professeur d'Université ne parle pas une autre langue qu'un simple portefaix, tout en choisissant mieux ses mots. Les patrons ne peuvent rien se dire sans être compris des domestiques. Et on se comprend aisément d'un canton à l'autre. Il n'y a que le Valais allemand où il faille faire un effort pour comprendre ce que les gens se disent entre eux ; mais l'entente devient facile lorsqu'ils vous parlent ; car alors ils font usage d'un patois mitigé. La raison de cette uniformité, du reste très relative des dialectes suisses-allemands est qu'ils remontent tous à la même souche. Après avoir fait irruption dans le pays où vivait une population celtique déjà fort romanisée, les Allemands se sont étendus successivement sur le plateau et dans les Alpes. Comme un éventail qui s'ouvre. Les différences que le temps a créées entre ces parlers deviendront très visibles lorsque paraîtra l'Atlas linguistique de la Suisse allemande, dont les matériaux se recueillent depuis quelques mois.

Les patois empêchent beaucoup de Suisses allemands de s'exprimer correctement et facilement en bon allemand ; leur origine se trahira d'emblée par leur prononciation gutturale ; mais je ne crois pas que cette empreinte du terroir ait jamais été un obstacle pour réussir dans le pays ou faire son chemin dans le monde. Au contraire on a souvent remarqué que les patois donnent, par exemple, à nos écrivains une tournure d'esprit originale, qui n'est pas celle d'outre-Rhin et qui leur vaut une attirance spéciale. Depuis la guerre, les patois ont même trouvé un regain de faveur. On les entend plus souvent dans les magasins, au théâtre, au cinéma. Les naturalisés s'efforcent de les parler et nous les écoutons avec indulgence ; car en fait de dialecte l'oreille est terriblement chatouilleuse. On discute la fondation d'écoles pour les apprendre. Chose curieuse, on parle patois, exclusivement ; mais on ne l'écrit pas. C'est trop difficile. Très peu de lettres patoises ont passé par mes

mains, malgré une abondante littérature dialectale, qui montre comment on pourrait faire.

Pourquoi cette vie intense du dialecte dans une partie de la Suisse et cette agonie dans l'autre ? J'y vois surtout une question d'éducation. Le patois, m'a-t-on dit en Valais, est bon pour rester à la queue de la vache. A l'unité, très relative, des dialectes suisses-allemands s'oppose l'extrême diversité de ceux de la Suisse romande. Et aucun canton ne le prouve mieux que le Valais. Un habitant du Val d'Illiez et un Anniviard ne se comprennent pas du tout. Pour «il pleut tous les jours» on dit à Champéry : *é pthœ touœy lou dzœ*, à Grimentz : *è donè tsike zor*. Comment voulez-vous qu'ils s'entendent ? Ils sont bien obligés de parler français ensemble. En quittant sa vallée, on quitte aussi la langue de sa mère. Dans ces circonstances les parents sont-ils blâmables de vouloir faciliter l'avenir de leurs petits en les habituant au français ? S'il y a une telle variété parmi les patois valaisans, que dire de ceux de toute la Suisse romande ? Vaud et Fribourg n'étaient guère très divergents jusqu'à la Réforme. Mais Genève et Neuchâtel ont toujours eu des parlers très à part, et le Jura bernois s'exprime dans un idiome franc-comtois. Ce n'est plus une variété patoise romande, c'est une autre langue. On aura de la peine à retrouver ailleurs, dans un espace si restreint, un pareil morcellement linguistique. Il est le résultat de la division du pays en une quantité de petites souverainetés, dépourvues de centre intellectuel et politique, de sorte qu'aucune langue commune n'a pu se former.

Le français victorieux s'est d'abord imposé dans les actes officiels, dès le XIIIe siècle, ensuite dans le culte et l'école, et enfin dans les familles. Il a conquis d'abord les villes, mettant plusieurs siècles pour en venir à bout, les petites villes suivant les grandes à quelque distance. Les campagnes se sont mises au pas en quelques dizaines d'années, à partir de 1830 à 1850, plus tôt ou plus tard selon les cantons. Il serait très intéressant d'examiner en détail ce processus, qui n'est pas encore terminé. En 1899, mon collègue Tappolet a encore découvert une dame qui savait le patois de Lausanne. A la même époque, J. Girardin a pu consulter plusieurs personnes du quartier de la Neuveville, à Fribourg. Il y en reste peut-être encore.

L'éducation des enfants n'a certes pas été l'unique moyen de propagation de la langue littéraire ; mais il a été le plus efficace. Devenu grand, l'enfant peut se remettre au patois, appris avec des camarades ou en écoutant ses parents converser entre eux. Mais en général il préfère le français comme plus pratique et plus moderne. L'abandon du patois par les villes en a fait une langue de paysans et l'expose au mépris de qui se croit cultivé. Je demandai un jour à une femme du Val-de-Ruz : «Savez-vous le patois ?» Elle me répondit : «Pourquoi ? Est-ce qu'il y a des oreilles de trop par ici ?» Voilà où devait en venir la langue qui a servi pendant un millier d'années à nos ancêtres à exprimer leurs joies et leurs peines :

langue secrète, sans culture, du moins à ce qu'on pense ! Le personnel enseignant a joué un rôle assez néfaste : «Sans qu'il y ait proscription absolue, le patois est mal vu, toléré pendant les récréations seulement. Les maîtres n'ont pas compris que le patois est une langue – le français une autre langue. Ils voient dans la première une déformation de la seconde et la combattent comme telle. Au lieu de s'en servir comme point de départ et de comparaison, ils disent, à chaque faute : c'est du patois. Et le patois est ainsi considéré comme ennemi» (Maurice Zermatten, par lettre). Voilà ce qu'écrit un de nos écrivains les plus estimés. De l'autre bout de la Suisse romande, de Porrentruy, un professeur m'écrit : «J'avoue humblement avoir proscrit le patois, lorsque j'étais encore instituteur primaire. Et je le regrette maintenant». Dans certains cantons, il y a eu même interdiction absolue de faire usage du patois à l'école, avec punitions sévères pour les contrevenants. Jamais pareille chose n'arriverait dans la Suisse alémanique, où l'instruction se donne d'abord en patois, pour que les petits comprennent mieux et se sentent plus à l'aise. Une mère de famille qui causerait le bon allemand avec ses enfants, sans être originaire du Reich, serait considérée comme peu naturelle et guindée.

Le français avait une quantité de troupes auxiliaires. En voici quelques-unes. Le journal d'abord, cette seconde école, qui dure toute la vie. Le service militaire, où l'on se rencontre avec des copains d'autres milieux. Le travail dans les fabriques. Le voisinage de villes, de stations d'étrangers. La langue des actes a été d'abord hybride, un curieux mélange de français et de patois, les scribes ne connaissant pas assez le premier et trop bien le second. On lit des phrases comme celle-ci, extraite d'un règlement de 1414, déterminant les droits du marguillier de la Cathédrale de Saint-Nicolas à Fribourg : «Prumierement ly maruglei (marguillier) doit haveir les clas (clefs) dou mostier (église), les claz de la sacristerie et dou grant outeir (autel), lay ont (là où) l'on met lo reliquere» (Jeanjaquet, *Un document inédit du français dialectal au XVe siècle*). En sautant plusieurs siècles, nous tombons sur une phrase de la Genevoise Jeanne Mussard, qui fait à peu près le même effet : «Ah ! la pauvre drêlesse (malheureuse) ! elle a assez vougne (assez de peine) à nourrir une troupelée (quantité) d'enfants» (*Petit-Jean*, p. 86 ; 1864). Il y a cependant une grande différence entre les deux exemples cités : dans le premier, le mélange de français et de patois francisé est involontaire, dans le second, il est voulu, dans le but puriste de signaler les fautes à éviter du français local. Ce n'est pas toujours le cas. Le paysan de Leysin qui me racontait qu'il venait de se faire traiter par un dentiste et qu'il n'avait rien *sentu*, avait laissé échapper une forme mi-patoise bien sans le vouloir. Le français provincial est du patois déguisé. C'est la revanche de l'ancienne langue mise au rancart. Une quantité de puristes lui ont fait la guerre. Mais on a l'impression qu'ils ont un certain plaisir à étaler ses richesses. Nos meilleurs auteurs ont pris sa défense. Dans ses *Causeries genevoises*, Ph. Monnier a inséré un charmant chapitre intitulé *Pour les vieux mots* :

«Termes du terroir, parler de mon pays, chères expressions fleurant la petite enfance, la cour du collège, la rue cordiale, les mœurs domestiques, le cercle de famille… toutes les saintes choses de la vie.» Plaidoyer sincère, mais inutile. Paris est plus fort que Genève, où les gamins ne jouent pas aux *mâpis*, mais aux *billes*, ne *s'encoublent* pas, mais *butent*, ne poussent pas des *siclées*, mais des *cris*. «Jean-Jacques ne se montrait pas si dégoûté. Quand Jean-Jacques avait à dire *crotu* il disait *crotu*» (Ph. Monnier.) Rousseau emploie en effet ce mot dans sa *Nouvelle Héloïse*. Comme le français n'a pas de terme équivalent, il l'explique en note ainsi : «Marqué de petite vérole, terme du pays.» Le mot étant entré dans la littérature, *Littré* l'a recueilli, tout en le désignant par une croix comme non académique. Mais il se trompe en indiquant *crotte* comme étymologie. Il vient de *krot* s. m. «trou». Son erreur a passé dans plusieurs dictionnaires. Un des plus représentatifs parmi nos auteurs contemporains, C.F. Ramuz, ne recule pas non plus devant les termes du crû. Lorsqu'il met en scène des vignerons vaudois, doit-il aller emprunter les mots à Bordeaux ? Non il les cueille sur les lèvres de ses voisins de Lavaux, «par amour du vrai, par goût profond de l'authentique» (Lettre à son éditeur Grasset, qui précède sa *Salutation paysanne*).

D'année en année, les provincialismes deviennent plus rares dans notre littérature et dans notre conversation. Leur disparition n'émeut personne. Au contraire, on se réjouit du progrès. Comme on ne regrette pas la locomotive à vapeur, quand on a passé à la traction électrique. Même la perte des patois, beaucoup plus considérable, n'est guère ressentie. La Suisse romande possédait un véhicule de la pensée à elle, elle l'échange contre un autre, étranger, mais plus général, plus noble. Et elle s'en trouve heureuse.

Il est tout de même permis de mesurer la grandeur de la perte. La valeur pour la science des dialectes romands était inestimable. Ils ne faisaient partie ni des patois français ni des provençaux, mais appartenaient à un groupe spécial, qu'on a appelé franco-provençal, parce qu'il réunit des caractères phonétiques et morphologiques très saillants des langues d'oil et d'oc. Ce groupe comprend outre la Suisse romande, qui en est un pilier à l'est, la Savoie, la Franche-Comté au sud de Besançon, l'Ain, une partie du Lyonnais, le Dauphiné septentrional en France, la Vallée d'Aoste et le Val Soana en Italie. Nos patois ont même quelques traits communs avec l'italien. Parallèlement à l'italien *io pianto*, on trouve par exemple en vaudois *yo plyanto* «je plante», avec mouillure de *l* du groupe *pl* et conservation de l'*o* final (dans ce cas analogique). Dans son admirable dissertation *Les Dialectes d'Ollon et du District d'Aigle*, un Suédois, M. B. Hasselrot nomme le franco-provençal «la plaque tournante des langues romanes». Adossés à l'est à l'allemand et séparés de la France à l'ouest par une ancienne limite nationale, nos patois ont pu maintenir une forte indépendance. Ils offrent une quantité d'archaïsmes. Ainsi, le Valais possède encore un reste de l'ancienne déclinaison à

deux cas dans les formes de l'article. On dit *li tsan è lârzo* «le champ est large», mais *travèrcha lo tsan* «traverser le champ». A Evolène, on prononce encore un pluriel des masculins terminés en *s* ou *ch* selon la nature de la consonne finale du singulier : *moulèt* «mulet» (dont le *t* final se prononce), pl. : *moulès* ; *pômi* «pommier» (où il y avait primitivement *ir*), pl. : *pomich*. Du reste, presque tous nos patois ont eu un pluriel féminin différent du singulier : vaudois *pouârta* «porte», *pouârtè* «portes».

Les curiosités du vocabulaire romand sont légion. Grâce à ses nombreuses survivances du celtique, il permet de reconstituer une partie de la langue de nos ancêtres gaulois qui, malheureusement, ne nous ont pas laissé le moindre texte. *Bœu* «étable» provient d'une base *boutegon* «maison du bœuf». Comme il est peu probable que la construction de l'étable ait changé en Valais, depuis deux mille ans, nous avons là un bel exemple de la conservation de la chose et de son ancien nom. On voit l'intérêt que présentent ces vieux mots pour notre préhistoire. Avec les fossiles, les rares nouvelles de l'antiquité, les noms de lieux, ce sont souvent les seuls témoins des époques reculées de la vie d'autrefois dans nos régions.

Aussi, les parlers romands ont-ils de bonne heure attiré l'attention des savants. Un des premiers foyers de la dialectologie s'est formé dans notre pays. Qu'il suffise de nommer parmi les plus brillants représentants de cette science Jules Gilliéron, né à la Neuveville créateur des *Atlas linguistiques* et de la *géographie linguistique*.

Nos patois n'offrent pas seulement des éléments du plus haut intérêt scientifique, mais de fort jolies choses. En Gruyère, on salue une jeune fille en lui disant : *atsivo, grahyâja*, ce qui signifie proprement : «à Dieu soyez-vous, gracieuse». Au Val de Bagnes, on nomme les parents, c'est-à-dire le père et la mère, *les amis*. On dira par exemple : *a pardu siz amein dè bon'œura*» «il a perdu ses parents de bonne heure». Dans la même vallée, on dit : *iz amou vézon pâ à robo diz ivouè*, «les amours ne vont pas à rebours des eaux», ce qui doit déconseiller aux jeunes gens de choisir leurs femmes dans le bas et de les transplanter à la montagne, où les travaux sont plus pénibles. Dans le Jura bernois, on entend le dicton : *è fâ kâzi étre tro bon po l'étre prou*, «il faut être presque trop bon pour l'être assez».

Arrêtons-nous ici, pour ne pas dépasser le petit nombre de pages qui nous est concédé pour cet article.

Que restera-t-il des parlers romands lorsque leur dernière heure aura sonné ? D'abord, les noms de lieux, qui sont nos premiers et qui seront nos derniers textes. Le *Besso*, nom d'une cime à deux pointes au fond du Val d'Anniviers rappellera toujours qu'il y a eu un mot valaisan *besso* «double». Quelques provincialismes

ont acquis droit de cité en français, comme *avalanche, glacier, chalet*, dont il n'est pas même sûr que nous les ayons fournis. Notre terme alpin pour *avalanche* est plutôt une *lavanche* ; *glacier* sera plutôt savoyard ; *chalet* paraît-il bien suisse d'origine. Il restera notre littérature patoise, riche en proverbes, chansons populaires et satires ; mais nullement comparable à celle de la Suisse alémanique. Nous n'avons pas, hélas ! de Gotthelf, de von Tavel, ni de Lienert. Nous avons pris soin de fixer les sons et les intonations de notre vieille langue par quelques disques gramophoniques. Tout cela est, en somme, peu de chose, en comparaison d'une pareille masse linguistique perdue. Mais il restera enfin le *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, dont il sera question dans un des prochains numéros de cette revue.

Louis Gauchat

Cet article a paru dans «Le Travailleur intellectuel» des mois d'avril-mai 1942. («Der Geistesarbeïter»)